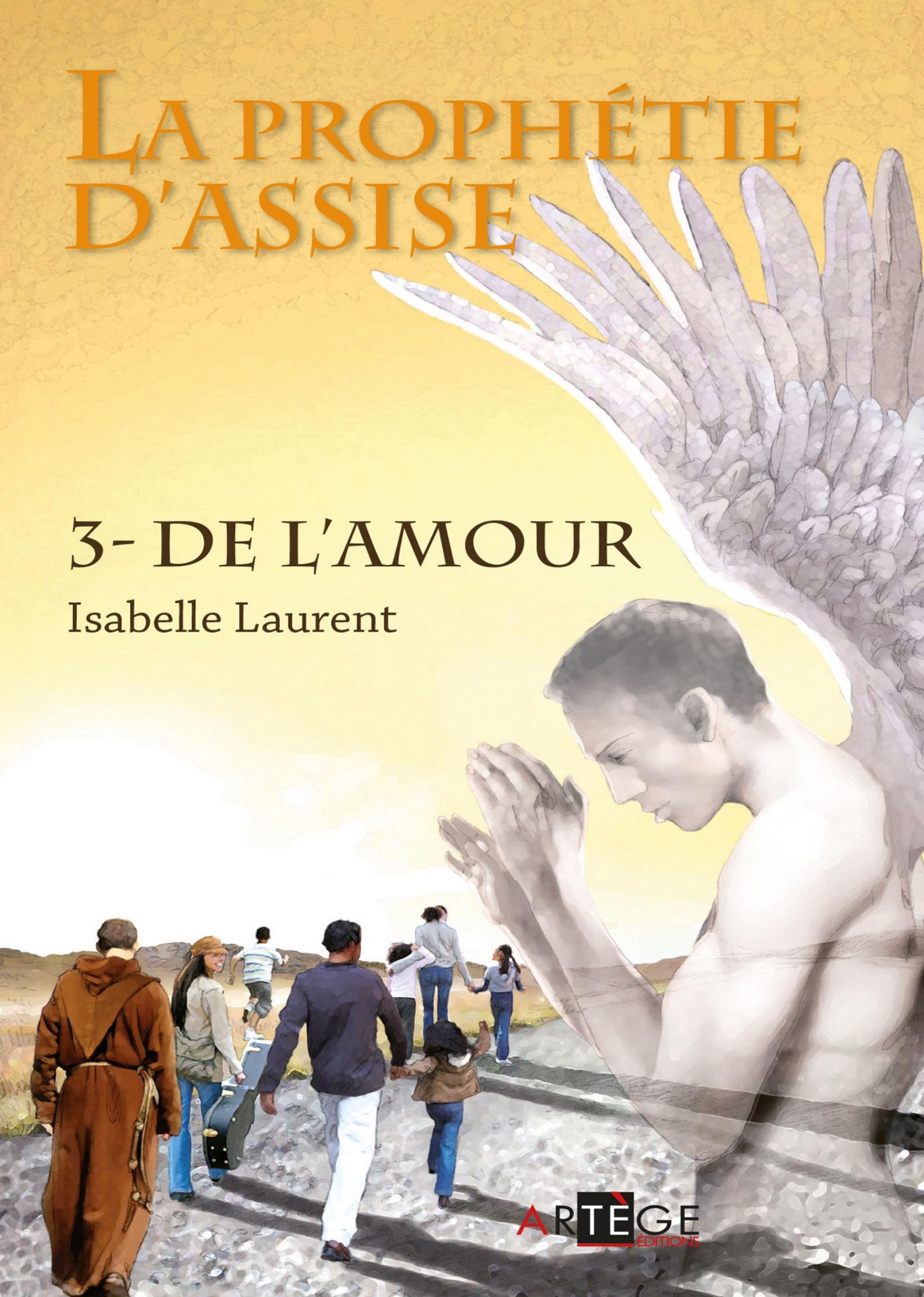


LA PROPHÉTIE D'ASSISE

3- DE L'AMOUR

Isabelle Laurent



De l'amour

Isabelle Laurent

De l'amour

Troisième volume de la trilogie :
Suis-moi jusqu'au bout de l'amour

ARTÉGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de tout le monde, de t'inquiéter quand les autres ne vont pas bien, de tout savoir sur leur vie non par curiosité, mais pour te réjouir quand ils vont bien, les consoler quand ça ne va pas. Mais toi, qui s'occupe de toi ?

– Depuis que tu es là, je n'ai pas à me plaindre. Tu te soucies de ma petite personne comme une maman. Ma vie a bien changé depuis que tu es revenue. C'est plus qu'un plaisir de travailler avec toi. Tu ne ressembles en rien à une star, alors que tu es la plus grande.

Claire se moqua gentiment.

– Ça y est, dès qu'on parle de toi, hop, c'est la fuite vers autre chose. Tu as réussi à revenir sur moi. Tu n'as pas répondu à ma question, comment vas-tu en ce moment ?

Le visage de Sébastien afficha une moue plus expressive que des paroles.

– C'est Paul ?

– Il est parti... Il en avait marre de notre instabilité géographique, entre autres...

– Il te manque ?

Sébastien répondit par une autre question, les yeux mouillés.

– Claire, pourquoi je n'arrive pas à vivre une stabilité dans mon couple ? Parfois je me pose des questions : est-ce que l'homosexualité est plus difficile à vivre fidèlement, durablement ? Pourquoi l'amour ne subsiste jamais aux difficultés ?

– Je ne suis pas sûre qu'il subsiste plus chez les couples hétéros, qui se font et se défont à toute vitesse.

– L'amour n'existe plus alors sur la terre ?

– Tu poses la bonne question. Je crois qu'il faut revenir au début... Qu'est-ce que l'amour ?

– Toi, tu l'as bien trouvé ! Tu viens de me l'avouer tout à

l'heure. C'est quoi l'amour Claire ?

La jeune femme s'assit en face de lui. Son visage affichait une expression paisible et radieuse en même temps. Comme si la simple évocation de ce mot la transportait déjà dans son univers enchanteur. On pouvait déjà deviner que les mots qu'elle allait prononcer sentiraient l'authenticité, résonneraient juste, car ils rayonnaient sur sa personne en permanence.

Sébastien avait subitement une envie irrésistible de la suivre dans son monde où il devait faire si bon vivre. Mais quel était ce monde ? Pour un œil novice, il ressemblait à celui de la folie. En effet, Sébastien accueillait parfois pour un week-end son cousin handicapé par une trisomie. Ces temps passés avec lui étaient des moments de liberté et de bonheur total. Plus de barrière, plus de normalité. On pouvait rire du matin au soir sans se demander si c'était raisonnable. Et ils riaient. Pour tout, pour rien. Au cinéma, le rire de Justin contaminait la salle entière. Il ne se retenait pas, de peur de paraître idiot aux yeux du voisin, il emportait ce même voisin dans un rire contagieux qui donnait un degré d'hilarité supplémentaire au film. Sa bonne humeur, sa simplicité étaient contagieuses. La famille remerciait toujours chaleureusement Sébastien de ce geste de charité, mais Sébastien savait au fond que c'était surtout pour son équilibre personnel qu'il avait besoin de ces temps de liberté dans sa vie.

Quant au monde de Claire, bien qu'il y perçoive quelque chose – il n'aurait su dire quoi – qui lui faisait penser à celui de Justin, ce monde n'était pas le monde de cette folie-là. La folie de Claire se situait ailleurs, dans une liberté intérieure incroyable... Pas cette liberté qui consistait à faire n'importe quoi dans la vie en affirmant une toute puissance égoïste, non, celle qui semblait prendre ses racines dans un autre monde que celui de la démence... Et cet autre monde attirait Sébastien. Les fruits qu'il engendrait en Claire le fascinaient. Il avait hâte à

présent d'en connaître le secret.

Claire réfléchissait toujours en souriant, ce qui magnifiait son visage.

– L'amour, Sébastien, n'a rien à voir avec ce que nous connaissons ! L'amour est un royaume. Lorsqu'on y pénètre, on comprend avec la raison de l'amour, on voit avec les yeux de l'amour, on pense avec l'esprit de l'amour et tout devient différent. On est transformé et on transforme ceux qu'on touche. Dans ce royaume, j'ai rencontré celui qui m'aime et celui que j'aime. Ce matin, il m'a soufflé à l'oreille « *celui qui te touche, touche à la prunelle de mes yeux* ». Il ne pense qu'à moi du matin au soir, et je ne vis que pour lui à chaque seconde. Tout ce que je vis, tout ce que je fais, je le fais sous son regard d'amour.

Sébastien n'avait pas besoin d'entendre ses mots, ils se décalquaient sur tout son être. Claire resplendissait.

– Comment peut-on entrer dans ce royaume ? Moi aussi j'aimerais rencontrer celui qui pourrait m'aimer ainsi...

Claire eut soudain une intuition.

– Viens avec moi, au gala, en Italie !

Sébastien fut surpris.

– Heu... je comptais prendre des vacances. Et puis ce n'est pas sûr que Martial accepte...

Claire se leva pour l'inviter à sortir :

– Et bien va le convaincre d'accepter l'invitation, et tu m'accompagneras...

L'enthousiasme de Claire l'entraîna à acquiescer.

– On ne peut rien te refuser. Si c'est le résultat de l'amour, il faut absolument que tu m'entraînes dans ce fameux royaume, ajouta-t-il d'un clin d'œil en sortant de la pièce.

Claire sourit.

Elle n'avait pas oublié le petit mot du père Antoine, mais les événements s'étaient succédé si vite après sa mort, qu'elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Notre Père... Notre Père... Notre Père.

Mon Dieu, c'était Jésus lui-même qui nous le confirmait en nous apprenant comment nous adresser à Lui. Notre Père, le Père de tous les hommes...

Pas étonnant que chaque homme possédât une part de son reflet. Même sans le connaître. Un fils ressemble toujours quelque part à son père. Certains plus que d'autres, mais tous en avaient une part. Une part génétique, une part faisant d'eux des fils éternels.

François prenait conscience soudain de cette paternité commune qui faisait des hommes, des frères. Des frères parfois ingrats, des frères parfois belliqueux, mais frères tout de même. Menant leur vie différemment selon leurs caractères, leurs dons, leurs capacités, leur courage, leur particularité. Cette découverte, cette compréhension soudaine de la paternité de Dieu, de la fratrie humaine, l'émerveillait. C'était tellement beau, tellement grand qu'il avait peur de se tromper, tout en ayant la certitude de trouver enfin l'explication à toutes ses questions.

Pourtant, il demanda un signe à Dieu.

François avait trop soif de la Vérité pour se laisser envahir par ses propres théories, si attirantes soient-elles. Il avait besoin d'un signe divin-humain pour confirmer ses intuitions. Un signe incarné, un signe d'Église, puisque Jésus nous avait offert son Église pour nous aider à comprendre.

Ah, si le père Antoine était encore là, il aurait couru lui demander son avis.

Comme il lui manquait ! L'absence s'avérait particulièrement cruelle à cette heure. Il fallait qu'il lui parle, il fallait qu'il lui pose la question, il avait besoin de connaître sa réponse. L'homme se releva, croisa son regard. François eut l'air gêné. Il était là à l'observer sans se rendre compte qu'il avait pu l'indisposer, le gêner dans son intimité avec Dieu. Cette intimité

lui appartenait.

Il s'avançait pour s'excuser de sa maladresse quand l'obstacle du langage lui sauta aux yeux. « Idiot, tu es en Italie, il ne parle pas le français, peut-être l'anglais, mais franchement, ça m'étonnerait ». Il murmura tout de même à son égard :

– Excusez-moi, *sorry*, je ne voulais pas être indiscret...

– Il n'y a pas d'indiscrétion à regarder prier respectueusement, c'est une façon de participer à la prière.

François était stupéfait :

– Vous parlez français ?

– Oui, je viens d'Alger, et mes grands-parents m'ont appris cette langue qu'ils ont toujours continué à parler à la maison.

– Vous êtes ici en vacances ?

– Non, je suis en pèlerinage.

– Mais... Vous êtes musulman ?

– Oui !

La curiosité de François le poussa à poursuivre :

– Assise est un lieu de pèlerinage catholique...

– Universel ! Un lieu de pèlerinage universel. Pour la paix.

Depuis le 27 octobre 1986.

François sursauta.

Cette date ?... C'était bien celle inscrite sur le billet du père Antoine...

– Qu'est-ce qui s'est passé le 27 octobre ?

– Vous êtes catholique ?

– Oui !

– Et vous ne savez pas ce qui s'est passé le 27 octobre de l'année 1986 ?

– ...

François se sentit tout petit.

– Votre pape Jean-Paul II a rassemblé ce jour-là toutes les religions de la terre pour prier pour la paix !

– C’était ce jour-là ?

Bien sûr que François avait entendu parler de ce fameux rassemblement, mais il n’avait pas retenu la date, et comme beaucoup de monde, il n’avait pas vraiment approfondi la question. Là il commençait à comprendre...

– Toutes les religions...

Il répéta pour lui-même ces mots qui soudain l’éclairaient. L’homme souligna :

– Oui, des plus répandues aux plus rares. Chaque représentant était là, et tous ont prié à leur façon, en même temps, pour la paix dans le monde.

– Pour la paix dans le monde... Je vous donne ma paix...

François murmurait pour lui-même.

– Depuis, chaque année, au mois d’octobre, je fais un pèlerinage à Assise pour continuer à prier pour le monde.

François était bouleversé. Non seulement Dieu lui accordait son signe, mais en plus, il venait de lui donner la réponse à toutes ses questions, à l’énigme du père Antoine. Un voile entier se soulevait.

Il vit soudain l’homme en face de lui. D’un élan incontrôlable, il le prit dans ses bras pour le serrer fraternellement. Et avec lui, il serrait Mohamed, et Sylvain, et son père, et tous ceux qu’il avait rencontrés sans les comprendre.

– Merci, merci mon frère ! Merci de revenir tous les ans. Pardon pour mon ignorance.

– Que Dieu accorde au monde la paix demandée par Jean-Paul II.

François avait les yeux plein de larmes. Jamais il n’avait ressenti une plus grande paix intérieure.

L’homme s’éloigna d’un pas rempli de sagesse. François aima cet homme. Une admiration mêlée d’un profond respect.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Merci pour l’image que vous offrez...

Sans le laisser paraître, Babeth était bouleversée par les paroles de Jean. Elle avait hâte de partager avec Luggi cet entretien. Vivement qu’il rentre de sa promenade matinale ! Pendant toute la discussion, elle n’avait pu s’empêcher d’y voir la signature du père Antoine. Ils étaient ici pour découvrir leur mission, elle ne l’oubliait pas. Ne leur avait-il pas promis de les précéder à Assise ? Elle sentait que cette rencontre n’allait pas en rester là.

Mais elle n’imaginait pas un seul instant jusqu’où elle la mènerait. Si elle avait possédé alors le don de voyance, elle n’aurait peut-être pas eu le courage d’aller au-delà d’une simple discussion autour d’un petit-déjeuner, de répondre à la sollicitation. Mais pour l’instant, ignorante des conséquences, elle était simplement pressée de raconter sa rencontre à Luggi.

8. Claire

Assise, Italie

Sébastien s'immobilisa au milieu de la rue piétonne. Celle-ci grouillait de monde. Le temps semblait s'être arrêté depuis qu'ils étaient entrés dans la ville d'Assise. Aucune âme pressée, aucune âme survoltée. Les êtres déambulaient tranquillement au gré de leur flânerie. La population entière semblait en vacances. L'air plus pur qu'ailleurs, le soleil brillant plus fort sans accabler les corps de sa chaleur, l'atmosphère légère répandant sur les êtres comme un parfum de sérénité. Une exhalation de paix !

Claire ne marchait pas, elle volait.

Sébastien l'observa un moment avec ravissement. Elle semblait inhérente au paysage. La ville lui correspondait à merveille. Le même caractère, rayonnant la même clarté, les mêmes vertus.

Claire s'arrêta soudain, remarquant qu'il ne la suivait plus.

Son demi-tour brusque révéla à Sébastien un visage radieux comme il ne le lui connaissait pas. C'était elle, et c'était une autre ! Il émanait de toute sa personne comme une étrange lumière. Il se demanda si elle était réelle, visible par les autres passants, ou si son imagination mêlée à l'incroyable éclat de la ville lui jouait des tours.

– Alors, tu fais une pause ? lui demanda-t-elle en riant. La montée t'aurait-elle épuisé ? Tu manques d'exercice, il va falloir remédier à tout ça, ajouta-t-elle en le rejoignant.

– J'étais impressionné par l'ambiance de cette ville.

Claire sourit, comme si elle s'attendait à cette réaction.

– C’est pour ça que j’ai voulu t’emmener ici. Et tu n’as encore rien vu !

Elle l’entraîna par le bras, comme une petite fille pressée de faire découvrir son trésor.

Ils débouchèrent sur la place de la basilique Sainte-Claire. D’un commun regard émerveillé, ils admirèrent la façade de l’impressionnant édifice.

– La perle se trouve à l’intérieur... murmura Claire dont l’esprit semblait déjà pénétrer au sein de l’œuvre architecturale.

Sébastien mit un certain temps à s’adapter. La luminosité intense, accentuée par la blancheur des pierres, contrastait fort avec l’éclairage doux et tamisé intra-muros.

Ce temps d’adaptation ne semblait pas nécessaire à la jeune femme. Elle avançait dans l’enceinte comme dans sa propre demeure. Sébastien se demanda pourquoi elle était si pressée. Il s’imaginait qu’elle allait prendre son temps pour lui montrer les différentes merveilles à admirer, mais elle bifurqua soudain sur sa droite, vers une autre aile.

Il la suivit.

À l’entrée, elle s’arrêta enfin. En silence, elle désigna de son doigt une croix vieille comme le monde, suspendue au-dessus du vide, devant laquelle étaient agenouillées des dizaines de personnes.

Était-ce là son trésor ? Sébastien semblait déçu. Ce n’était quand même pas pour cet objet qu’elle l’avait emmené à Assise ? La ville ne lui sembla soudain plus digne d’intérêt. Il eut comme un désir inexplicable de ressortir immédiatement. Mais ses pensées s’envolèrent promptement avec le petit cri étouffé de Claire.

D’un coup d’œil vers son visage, il remarqua instantanément son changement de physionomie. Il voulut la questionner, quand elle avança, comme un automate, les yeux fixés sur un point.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Je suis entièrement récompensé par la discussion que nous avons eue en chemin. Votre fille est exceptionnelle.

– Je le sais !

Sébastien s’attendait à ce qu’il démente ou au minimum atténue l’affirmation ! Mais ce « je le sais » lui semblait le summum du compliment paternel.

– Puis-je être indiscret ?

Le sourire de Luggi l’encouragea :

– Vous n’avez pas émis la moindre critique au fait que votre fille soit partie ainsi toute seule dans la montagne, elle n’a pourtant que dix ans ?

– Justement, elle n’a que dix ans ! Elle ne s’est pas rendu compte du souci que nous allions nous faire, si elle y avait pensé une seule petite minute, elle ne serait jamais partie. Mais la raison de son escapade a dû envahir entièrement son âme et sa pensée pour qu’elle nous oublie.

Sébastien semblait suffoqué par sa réponse :

– Elle vous a dit pourquoi elle est partie ?

– Non, mais je me suis rappelé d’une histoire que je lui avais racontée, quand la sœur m’a appris qu’elle était partie sur ce chemin.

– Vous la connaissez bien alors !

Luggi sourit à nouveau. Sébastien continua plus doucement, comme pour lui-même :

– C’est plutôt rare pour un père.

– Un père qui aime ses enfants cherche constamment à les comprendre, à mieux les connaître, pour mieux les guider, pour mieux leur apprendre la vie, pour mieux les armer à la vivre debout...

Sébastien ne reconnaissait en rien ce qu’il connaissait de l’éducation. Peut-être découlait-elle de sa culture ? La couleur de peau de Luggi finissait toujours par donner une explication à

sa différence quand on ne l'expliquait pas autrement.

– C'est peut-être comme ça dans votre pays, si seulement ça l'était dans le nôtre, je vous admire.

Luggi rit maintenant de bon cœur.

– Allez venez, je vous invite à partager notre repas en famille.

Puis il se reprit.

– Mais vous n'êtes peut-être pas seul ?

– Si ! Enfin, je m'apprêtais à repartir demain matin...

Un instant, il avait pensé à prévenir Claire, mais il se souvint de sa bonne compagnie et renonça. Non, elle n'avait pas besoin de lui. Personne n'avait besoin de lui d'ailleurs, il était libre.

– Alors venez passer la soirée avec nous. Mon épouse sera ravie de connaître le sauveur d'Agathe !

– Et tu feras la connaissance de mes petits frères et de ma petite sœur, se réjouit Agathe.

En route vers la ville, Sébastien se demanda s'il n'avait pas déjà vu Luggi quelque part. Son visage lui disait vaguement quelque chose.

– Vous habitez Paris ?

– Non ! Pour rien au monde je ne voudrais y habiter. J'y suis assez pour mes affaires. Trop souvent à mon goût, expliqua Luggi. Et vous, que faites-vous dans cette ville magnifique ? En vacances ?

– Oui, si on veut. En fait, je passais à Rome pour affaire, et j'ai fait un détour par Assise.

– C'est le ciel qui vous y a envoyé !

Voyant la mine interrogative de Sébastien, il rajouta :

– Pour y retrouver ma fille !

– Ah oui, répliqua-t-il soudain pensif.

« Il y aurait bien d'autres raisons, si j'y croyais, au ciel... »

- Vous y croyez certainement vous ?
- À quoi ?
- Au ciel !
- Plus que ça !
- Comment ça ?
- Je l’expérimente quotidiennement.

Sébastien se tut un instant. La question lui brûlait les lèvres.

Il osa :

- Vous étiez paralysé ?

Luggi le scruta. Il lut le doute dans les yeux de Sébastien. Pas seulement un petit doute pour un vulgaire fait divers. Il y lut le gros doute. Celui qui empoisonne la vie, la pollue. Celui qui engluie dans la rationalité, qui ne permet aucune fantaisie, aucun lâcher prise sous peine de redescendre d’un coup tout ce qu’on avait eu tant de mal à gravir à la force du poignet.

Il eut pitié de cet homme. En même tant, il sut qu’Agathe, sa petite Agathe avait encore touché juste. Alors il posa sa main sur l’avant-bras de Sébastien et appuyant chacun de ses mots :

- Vous pouvez croire tout ce qu’Agathe vous a raconté.

Quelle confiance ! Se doutait-il à quel point les paroles d’Agathe lui paraissaient invraisemblables ? Il n’y avait pas que cette histoire de guérison, mais aussi de mort qui n’était pas mort. Il eut envie de fuir soudain. Il avait l’impression de devenir fou depuis qu’il avait mis les pieds dans cette ville. Tout lui semblait irréel.

– Je crois que je vais rentrer, je me sens fatigué. J’ai entrepris une promenade trop longue pour moi sans me rendre compte de la distance.

– Comme vous voulez. Je dépose Agathe parce que sa maman l’attend impatiemment, et je vous ramène.

– C’est dommage, répliqua une petite voix à l’arrière de la voiture.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

12. Babeth

Strasbourg, France

Agathe observait sa mère à la dérobée. Celle-ci s'activait sur l'ordinateur depuis plus d'une heure. Complètement absorbée par ses recherches sur internet, elle ne semblait pas remarquer l'heure, quand le carillon de la porte d'entrée retentit.

– Agathe !

Elle avait crié comme si sa fille se trouvait à l'autre bout de la maison.

– Je suis là, répondit tranquillement Agathe, je vais ouvrir.

Avant qu'elle n'atteigne la porte, le carillon retentit une nouvelle fois. Le sonneur semblait impatient.

Jean Decaysac s'engouffra dans la pièce.

– Babeth, écoute-ça ! Je te préviens tout de suite que tu ne peux pas refuser.

– Ouh là, quelle mouche te pique ? Regarde plutôt ce que je viens de trouver pour notre prochaine conférence. Nous pourrions inviter ce...

– Range ça et viens m'écouter.

Babeth leva enfin le nez pour constater à quel point, Jean était rouge.

– Mais tu as couru ?

– Il fallait que je t'en parle le plus vite possible.

– Et le téléphone ?

– Il y a des choses qui ne se disent pas au téléphone !

– Tu m'intrigues à présent, dit Babeth en venant s'asseoir à ses côtés.

Jean Decaysac n'avait pas attendu longtemps après son voyage à Assise pour contacter Babeth. La campagne publicitaire avait suscité une vague d'inscriptions pour ce mouvement s'appliquant à promouvoir les valeurs familiales. Jean avait ensuite engagé Babeth comme bénévole de l'association. La notoriété de Babeth, en grande partie due à celle de Luggi, son dynamisme et son efficacité l'avaient vite propulsée à la tête de l'association au niveau national. Elle était actuellement la présidente de « l'association des familles contemporaines ».

Depuis qu'elle occupait ce poste, elle inventait mille actions en faveur des familles. Sa dernière trouvaille s'était répandue comme une chaîne épistolaire à travers la France entière : des petits groupes de mamans se réunissaient une fois par mois chez l'une ou l'autre pour partager leurs expériences en matière d'éducation. À chaque réunion, elles abordaient un thème précis, s'encourageaient mutuellement à établir des règles d'éducation qui permettraient à leurs enfants de vivre dans un foyer confortable, aimant et sécurisant. C'était l'expérience partagée des unes et des autres qui servait de point de départ à leur réflexion afin de trouver des repères éducatifs. Les groupes s'étaient ainsi multipliés à travers le département, puis la région et enfin la France tout entière.

– Alors cette nouvelle que tu ne peux pas me dire au téléphone ?

Jean ne savait plus par quel bout commencer. Il fallait jouer stratégiquement afin qu'elle ne puisse pas refuser la chance inouïe qui se présentait pour l'association.

Il décida finalement d'aller droit au but.

– Douze sièges se libèrent au Parlement européen de Strasbourg pour les OING. La conférence des organisations internationales non gouvernementales renouvelle ses membres

dans l'ordre de décision.

Babeth attendait la suite, qui ne venait pas. Jean la regardait comme si ces simples mots devaient lui permettre de comprendre ce qu'il attendait d'elle.

– Et alors ?

– Alors il faut que tu te présentes !

– Quoi ?

– Tu as bien entendu. Il faut que l'Association des Familles Contemporaines, dont tu es la présidente, siège au conseil d'administration de la Confédération des Organisations Familiales !

Babeth éclata d'un rire qui releva le visage d'Agathe de son travail.

– Rien que ça !

– C'est l'occasion ou jamais. Cela ne se représentera peut-être pas avant longtemps. Il est temps que les familles puissent faire entendre leur voix, qu'on leur donne la parole au niveau européen, voire au niveau international. Tu sais comme moi, l'enjeu pour notre humanité de donner la place qui lui revient à la cellule familiale.

Babeth se rendit compte soudain qu'il ne riait pas. Sa proposition était on ne pouvait plus sérieuse. Elle prit peur.

– Non, Jean, ne me demande pas de me présenter, c'est impossible. Déjà l'association me prend un temps fou que je vole aux enfants, je ne pourrai m'investir davantage, c'est absolument impossible.

– Mais qui parle de t'investir davantage ? Il suffit de déléguer ce que tu fais maintenant pour redémarrer quelque chose de nouveau. Les groupes d'ateliers éducatifs sont bien lancés, une autre personne peut prendre la suite. Je t'en prie, toi seule peux espérer être élue. Tu es connue et appréciée, ainsi que Luggi. Il faut dire « oui », je te le demande au nom de toutes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

14. Luggi

Strasbourg, France

– Luggi, peux-tu prendre la deux ?

– Je prends... Allo ?

– Je vous conseille vivement d’empêcher votre femme de se présenter au conseil de l’Europe. Ce n’est pas sa place.

– Comment ?... Que dites-vous ? Qui êtes-vous ?...

Mais Luggi n’entendit que la sonnerie intermittente d’un téléphone qu’on avait déjà raccroché.

Il ne comprenait rien. Quelle était cette histoire d’Europe, de conseil et que venait faire son épouse là-dedans ? Il conclut rapidement à une erreur et oublia.

Luggi n’avait pas passé la porte du garage avec sa voiture qu’Agathe apparut, toute menue, toute frêle dans sa robe pastel. Elle arborait un air grave, attendant patiemment qu’il descende de voiture.

– Papa, je dois te parler.

Son instinct paternel l’avertit que cela ne pouvait pas attendre. Il y a des moments dans la vie qui ne se remettent pas à plus tard, sous peine de passer définitivement à côté. Tel était le cas lorsqu’un enfant avait besoin de parler à son père, avec cette détermination dans le regard plus convaincante qu’un plaidoyer d’avocat.

Luggi ouvrit la portière du côté passager et invita Agathe à monter. Il fit le tour du véhicule, enclencha la marche arrière pour ressortir du garage. Deux cents mètres plus loin, il s’arrêta sur le bas-côté pour saisir son portable.

- Babeth ?
- Ah Luggi, je suis contente de t’avoir, tu rentres bientôt ?
- J’étais sur le point de monter quand je me suis rendu compte, arrivé dans le garage, d’un oubli à l’atelier, j’y retourne...
- Ça ne peut pas attendre ?
- Non désolé, vraiment pas. J’emmène Agathe, ne la cherche pas, nous serons à l’heure pour le dîner, ne t’inquiète pas.
- Oh, pas de chance, j’avais quelque chose à te partager...
Quelque chose d’important !
- Nous faisons l’aller-retour.
- Bon, à tout à l’heure.

La voiture était garée le long de l’aire de jeu où Babeth avait l’habitude d’emmener les enfants. Luggi posa sa main sur l’épaule d’Agathe.

- Tu aimes bien cet endroit ?
- Oui, mais je suis un peu grande maintenant. Je ne joue plus, je préfère lire sur un banc pendant que les petits s’amusent.

Luggi désigna un coin un peu à l’écart.

- On va par là ?

Agathe hocha la tête. Puis sans prévenir, elle demanda :

- Si un jour vous mourez, maman et toi, on ira où, nous ?

Luggi ne sut que répondre. La rudesse du ton sur lequel la question avait été posée l’avait plus impressionné que la question elle-même. Il cherchait une réponse, en même temps qu’il cherchait à comprendre pourquoi Agathe lui demandait cela.

Les yeux rivés sur sa fille, Luggi essayait de décrypter ce qui la tourmentait.

- Pourquoi me poses-tu cette question ?

– Réponds-moi ! ordonna-t-elle soudain.

Alors sans réfléchir, il lança :

– Avec papy Pierre, sans doute... Mais tu sais, Agathe, nous n'avons aucune de raison de mourir si tôt.

Agathe semblait à moitié rassurée.

– On ne nous mettra pas dans un centre ? On ne nous séparera jamais, n'est-ce pas ?

– Je ne crois pas que Pierre le permettrait.

Cette fois, Agathe sembla parfaitement rassurée. Puis elle poursuivit :

– Pourquoi Rachel se sauve, à chaque fois que papy arrive ?

Luggi soupira.

– Des histoires de grandes personnes, ma chérie.

– Mais les adultes sont intelligents, n'est-ce pas ?

– Parfois leur intelligence est recouverte d'un voile, alors ils ne réfléchissent plus très bien.

– C'est quoi ce voile ?

– Il y en a plusieurs sortes ; celui de la souffrance, celui de l'avidité, celui de l'égoïsme, et le plus opaque, celui de l'orgueil.

– C'est quoi, opaque ?

– Ça ne laisse pas passer la lumière.

– Alors si la lumière n'éclaire plus l'intelligence, on devient idiot ?

– En quelque sorte.

– C'est quoi l'orgueil, papa ?

Luggi regarda sa fille avec tendresse. Il aurait voulu lui expliquer que son âme enfantine était à l'opposé de l'orgueil et que son seul désir était qu'elle en soit préservée toute sa vie, car l'orgueil séparait irrémédiablement les êtres entre eux, l'orgueil nous éloignait de ceux qu'on aime, l'orgueil nous écartait de toute vérité. L'orgueil était le pire fléau de l'espèce humaine, car

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grand H, pour découvrir le mystère de l'amour de Dieu pour sa créature. À peine a-t-il tendu son pouce pour faire du stop, qu'une voiture s'arrêtait déjà pour le charger. Un jeune couple en partance pour la Croatie. Ils allaient travailler à la fondation d'une petite communauté s'occupant d'une maison d'accueil pour les sans-abri. Il les accompagne là-bas, y passe un mois et rencontre un jeune envoyé par l'abbé Pierre. Celui-ci le décrit avec une telle admiration que François décide de revenir en France pour le rencontrer. L'abbé Pierre l'accueille le jour même où il reçoit une délégation de mal-logés. C'est ainsi qu'ils font le tour des quartiers où les enfants mangent ce qu'ils trouvent ou ce qu'ils volent ! Oui, en France, ajouta-t-elle devant l'air étonné de Sébastien. Voilà pourquoi il m'avait envoyé ce SOS. Suite à son aide sur le terrain, une communauté musulmane, impressionnée par l'énergie qu'il déployait pour eux, l'a invité à rencontrer le recteur de la mosquée de Paris.

– Oh, comme saint François lorsqu'il a rencontré le Sultan !

Claire s'interrompit pour remarquer, stupéfaite :

– Tu connais l'histoire de saint François ?

– Hé, ça t'en bouche un coin ? s'amusa Sébastien.

Puis reprenant son sérieux :

– Après Assise, je n'avais de cesse de comprendre ce que vous aviez vécu, alors j'ai lu sa biographie, ses fioretti, et puis je voulais savoir, je voulais mieux connaître...

Sébastien n'osait continuer, il avait déjà l'impression d'en avoir trop dit. Mais Claire perçut immédiatement sa gêne. Elle l'encouragea :

– Tu voulais mieux connaître ?

– Le père Antoine !

Sébastien lui tourna le dos. Claire était surprise, ils n'en avaient pas reparlé depuis les retrouvailles d'Agathe. Tout à coup, il fit volte-face et confia :

– Claire, tu me croiras ou tu me prendras pour un fou, mais il faut que je te dise...

Elle le regardait de plus en plus curieuse.

Sébastien vint s’asseoir brusquement sur une chaise en face d’elle, posa ses avant-bras sur ses genoux et fixa le sol en tapotant ses doigts les uns contre les autres.

– Voilà, j’ai rencontré le père Antoine !

– Tu... Tu as quoi ? Quand ça ? Il y a longtemps ? Tu l’as connu en France ?

– Non. À Assise, après ton concert à Rome.

Claire fronça les sourcils.

– Mais ce n’est pas possible, il était déjà mort ! Tu as rencontré quelqu’un d’autre, tu sais, il y a beaucoup de franciscains à Assise.

Mais Sébastien insista.

– Non, ce n’était pas quelqu’un d’autre ! C’était lui, j’en suis sûr, sur le chemin qui mène aux Carcheri. Je suis tombé, il m’a relevé pour me donner à boire. Puis il m’a dit que je devais continuer mon chemin pour aider quelqu’un. Une fois debout, j’ai eu beau regarder de tous côtés, rien, il avait disparu. Et plus loin, j’ai trouvé Agathe ! Sur le coup, je ne savais pas. Mais ensuite, j’ai entendu son histoire, votre histoire. En découvrant sa photo, je n’avais plus aucun doute.

Claire se taisait. Elle regardait Sébastien fixement. Il se méprit :

– Tu penses que je suis fou ?

Elle nia d’un mouvement de tête, et murmura simplement :

– Je suis heureuse qu’il t’ait choisi !

Cette remarque enhardit Sébastien qui enchaîna :

– Ce jour-là, c’était la première fois, depuis, il y en a eu d’autres...

Cette fois, les yeux de Claire s’arrondirent. Elle approcha

vivement sa chaise en suppliant :

– Raconte !

Il n'eut pas le temps de prononcer un mot supplémentaire que la porte s'ouvrit une nouvelle fois sans qu'on frappe.

– Tout le monde est prêt ? On y va !

Claire et Sébastien se fixèrent avec désespoir. Mais ils savaient qu'ils n'avaient pas le choix. Les yeux du producteur s'arrêtèrent avec effroi sur la tenue de Claire.

– Mais tu n'es pas prête ?

– Si, j'ai décidé d'y aller en tenue de scène, tu voulais de l'effet !

Le regard de leur hôte incommodait Claire au plus haut point. Plus il s'extasiait et se confondait en compliments, plus elle éprouvait pour lui un sentiment de répulsion qu'elle ne s'expliquait pas. Il avait beau répéter les phrases de ses chansons une à une, en admirant leur profondeur, en louant leur message, elle ne parvenait pas à partager quoi que ce soit. Le mot hypocrisie lui martelait la tête inlassablement.

Le dîner se prolongeait inlassablement, alors qu'elle aurait voulu passer sa soirée à discuter avec Sébastien. Elle ne cessait de repenser à sa dernière phrase. Ainsi, Sébastien voyait le père Antoine. C'était un phénomène possible. Combien de soldats avaient témoigné avoir vu sainte Thérèse de Lisieux, après sa mort, sur le champ de bataille leur affirmer qu'elle les protégerait, alors même qu'ils ne la connaissaient pas, ne l'avaient jamais vue ? C'était en rentrant sains et saufs qu'ils l'avaient reconnue sur des petites images mortuaires.

– Vous n'avez pas l'air d'apprécier notre « clotted cream » ? Laissez-moi vous offrir, en gage de remerciement pour une soirée merveilleuse, ce modeste présent qui vous ira certainement à merveille.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

C'est d'y trouver cette lumineuse certitude : Dieu n'a pas envoyé le Christ sur la terre pour condamner quiconque, mais pour que tout être humain se sache aimé et puisse trouver un chemin de communion avec Dieu. Si chacun le comprenait : Dieu nous accompagne jusque dans nos insondables solitudes. À chacun il dit : « Tu comptes beaucoup à mes yeux, tu as du prix pour moi, et je t'aime. » Oui, Dieu ne peut que donner son amour, il y a là tout l'Évangile.

– Mais pourquoi les uns sont-ils saisis par un tel amour, et d'autres non ?

– Que Dieu nous aime est une réalité parfois peu accessible. Mais quand nous découvrons que son amour est avant tout pardon, notre cœur est apaisé, et là nous découvrons enfin cette paix.

– Pour découvrir la paix, il faut donc rencontrer l'amour miséricordieux ?

– L'amour ne peut se dissocier de la miséricorde. Aimer jusqu'au bout, c'est pardonner indéfiniment. Oui, Dieu nous invite à aimer comme il nous aime, et il n'y a pas de plus profond amour que d'aller jusqu'au don de soi-même.

Frère Roger fixa intensément François en prononçant cette dernière phrase.

– C'est jusque-là, qu'est allé le père Antoine.

– Vous... vous avez connu le père Antoine ?

– Oui François, je l'ai rencontré. Il m'a d'ailleurs donné un message pour toi.

– Un message ? Quand ? Comment savait-il que j'allais passer par ici ? Et comment savez-vous qui je suis ?

François s'était levé soudain, pris par une intense émotion comme à chaque fois que le père Antoine était évoqué. Mais Frère Roger, sans se départir de son sourire, l'apaisa d'un geste de la main :

– Les voies de Dieu sont impénétrables. Voici la réponse à ce que tu cherches.

Il lui donna un papier. François reconnut le parchemin, tout doré sur les bords, qu’il avait trouvé dans le bréviaire du père Antoine. Ce parchemin qui semblait si fragile et transparent qu’on aurait dit du papier de verre à une face, parsemé de trous et de pleins bien organisés, comme un napperon crocheté. Dessus, en lettres d’or et d’une écriture complètement inconnue bien que dans notre langue, il avait lu cette même phrase qu’il redécouvrait aujourd’hui : *Le Seigneur ne fait rien qu’il n’en ait révélé le secret à ses serviteurs les prophètes. Am, 3,7.*

François était livide.

– Comment avez-vous reçu ce parchemin ?

Mais quand il releva la tête, frère Roger avait disparu. François était tellement subjugué par ce qu’il avait entre les mains qu’il ne l’avait pas vu partir.

Il baissa la tête sur le trésor qui reposait dans ses mains. Il le retourna puis découvrit une nouvelle inscription. Il ne l’avait pas remarquée auparavant. Avec surprise, il lut ces mots : « *Ne savez-vous pas que vous êtes un temple de Dieu et que l’Esprit de Dieu habite en vous ?* »

François avait passé plusieurs heures, les yeux rivés sur le parchemin. C’était Thibaut qui était venu le tirer de son extase, en lui tapant doucement sur l’épaule.

– François, je vais me coucher. J’ai déposé tes affaires sur le lit du haut.

François avait émergé en mettant plusieurs secondes avant de reconnaître Thibaut. Celui-ci l’interrogea :

– François, tu vas bien ? Tu es tout pâle.

– Oui, oui... Tu sais, c’est vraiment quelqu’un d’exceptionnel, tu devrais le rencontrer et lui poser tes

questions...

– Qui ça ?

– Frère Roger.

Thibaut observa François avec surprise.

– Frère Roger, dis-tu ?

– Oui, frère Roger, il est venu me rejoindre tout à l’heure dans son fauteuil roulant, il a un charisme extraordinaire !

Thibaut fronçait les sourcils en regardant François d’un air de plus en plus confondu. Il murmura :

– Mais, frère Roger... est absent...

Cette fois, c’est François qui le fixa.

– Pourquoi dis-tu cela, je viens de le voir tout à l’heure.

– François, je ne sais pas ce que tu as, mais tu ne vas pas bien. Tu sais bien qu’il est parti pour deux mois à Calcutta voir Mère Térésa.

François ne pouvait croire les paroles de Thibaut.

– Mais qui ai-je rencontré alors ?

– Je n’en sais rien, sûrement un vieux frère de la communauté. Tiens, frère Roger, c’est lui. Thibaut lui tendit une petite image sur laquelle un visage ridé souriait avec une grande bonté.

François le reconnut, mais ne dit rien.

– Je vais rester encore un peu ici.

– Comme tu veux, mais je crois que dormir te ferait du bien !

François était ému. Il ne doutait pas un instant d’avoir rencontré frère Roger.

Il restait là, à prier, à méditer les phrases qu’il venait de recevoir. Lorsque la fatigue eut raison de sa résistance, il glissa lentement vers le sommeil. Un cauchemar. Une personne s’approchait du fauteuil, pour se jeter sur frère Roger avec un couteau. François sursauta, se réveillant en sueur. Il entendit Frère Roger murmurer encore : « Dieu nous invite à aimer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

selon le moment. Quand j'ai su que ma mère lisait mes livres, pendant un temps j'ai bridé mon imagination. Je l'ai mise à l'épreuve plus tard quand le fisc m'est tombé dessus pour me faire payer mes dettes. J'ai censuré des mots trop durs quand j'avais peur de faire mal, j'ai noirci des pages inutiles poussée par la colère, et au bout du compte, je me rends compte que le plus important, ce qui aurait mérité d'être partagé, d'être divulgué, est toujours là, au fin fond de mes tripes.

Elle chercha un cendrier, Claire se précipita pour lui avancer un verre en plastique. En tapotant sur sa cigarette, elle leva les yeux vers la jeune femme avec un regard franc.

– Toi, tu les sors, tes tripes, mais personne ne les ramasse. Je te tutoie, pardonne-moi, ça m'a échappé, c'est comme ça avec les gens que j'apprécie. Ton public, continua-t-elle, est imperméable à tes paroles car il est noyé dans sa bonne conscience. Rien de pire que la bonne conscience pour rendre sourd et aveugle !

La porte s'ouvrit sur Sébastien.

– Alors, elle t'a dit ? Qu'est-ce que tu en penses Claire ?

Madeleine le coupa.

– Je n'ai rien dit ! On ne t'a pas appris à frapper avant d'entrer, espèce de malotru ?

Sébastien vint se placer derrière son fauteuil pour l'entourer de ses bras.

– Tu peux essayer de faire la méchante, moi je te connais trop pour le croire. Puis s'adressant à Claire : je crois que tu peux te vanter d'être la seule personne au monde capable de lui avoir arraché des larmes. Ton concert, elle a adoré !

La vieille femme lâcha enfin un semblant de sourire.

– C'était mirobolant, mais on ne donne pas des perles aux cochons. Claire, tu n'as pas le droit de garder ce trésor. Il est destiné à tous ceux qui galèrent, à tous ceux qui n'auront jamais

les moyens d'entrer dans une salle de concert parce qu'ils sont sans le sou, parce qu'ils croupissent dans les prisons, parce qu'ils crèvent de douleur et de désespoir dans les centres de désintoxication. C'est pour eux que tu dois chanter, c'est à eux que tu dois délivrer ton message d'espérance, les autres n'en ont rien à foutre, le fric et le prestige les comblent largement.

Claire regardait Sébastien. Il souriait et appuya.

– Exactement ! Il faut demander à la production d'organiser ta prochaine tournée dans les prisons.

Ils éclatèrent de rire en même temps en pensant à la tête du boss quand ils lui soumettraient la proposition. Néanmoins à partir de ce jour, Claire ne put s'empêcher d'y songer.

L'occasion se présenta un jour sans qu'elle ne la sollicite.

Le directeur de « Madison Square Garden », Monsieur Watkingston faisait partie de ces hommes engagés dans l'humanitaire. Il dirigeait une équipe qui avait mis au point une nouvelle manière d'encadrer les jeunes délinquants condamnés à purger une peine de prison. Il les encourageait à se réinsérer dans la société en acceptant de se former à un métier. Ceux qui montraient de la bonne volonté étaient récompensés en assistant aux concerts de « Madison Square Garden » depuis une loge surveillée. Il avait compris le pouvoir et l'attrait de la musique sur les jeunes, et ceux-ci rivalisaient de détermination dans l'apprentissage et le travail pour se voir décerner le fameux billet d'entrée au concert.

Monsieur Watkingston n'avait pas manqué de prévenir le producteur qui, à partir du moment où le cachet s'en trouvait augmenté, n'y avait pas vu d'inconvénients. Sébastien l'avait donc annoncé à Claire. Elle voulait savoir dans quel coin de la salle les jeunes se trouveraient, et avait demandé à Monsieur Watkingston s'il était possible, après le concert, d'avoir avec

eux un entretien privé. Celui-ci, qui n'en demandait pas tant, la remercia chaleureusement.

Pendant tout le concert, Claire avait chanté pour ce petit coin de la salle. Elle se tournait régulièrement vers la tribune en pensant à Madeleine. L'échange qu'elle avait partagé ensuite avec ces jeunes avait conforté sa détermination. Cela n'allait pas être facile, mais il fallait qu'elle parle à son producteur.

– Là, permets-moi de te dire, Claire, que ça devient du délire !

– Pas du tout, je n'ai jamais été aussi lucide. Je veux que tu m'organises cette tournée dans les prisons. J'assurerai tout le reste, puisque ce sera pendant mes temps de repos.

– Et qui la paiera cette tournée, tu peux me le dire ? Sûrement pas l'état ! Tu imagines les titres dans les journaux : « Le contribuable paie des concerts dans les prisons pour divertir nos chers petits délinquants parce qu'ils s'ennuient dans leur cellule ! »

– Claire ne répondit pas tout de suite, elle savait qu'il fallait d'abord laisser passer l'orage.

– Et la salle ? Parce que c'est bien connu que dans chaque prison, il y a une salle de spectacle !

– On limitera le matériel et les musiciens en se servant de la bande sonore des instruments.

Claire possédait encore un dernier argument susceptible de renverser la balance.

– Et si le fait d'entamer cette tournée parallèle te faisait gagner plus d'argent, tu serais d'accord ?

– Je ne vois pas par quel miracle chanter dans les prisons t'apporterait plus d'argent.

– À moi non, mais à toi !

Le producteur regarda soudain Claire d'un air surpris, elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

semblable à un lac de diamant. Plus qu'un paysage de carte postale, les couleurs assuraient un contraste saisissant, l'air paraissant plus transparent qu'ailleurs. L'immeuble depuis lequel il admirait la vue semblait haut perché sur une colline surplombant la mer de telle manière qu'il bénéficiât d'une vue imprenable. Ce quartier de la ville tirait partie d'une végétation abondante. Les bouquets d'arbres fruitiers posaient ainsi des touches de vert entre les pierres blanches des habitations. L'ensemble s'avérait féérique. François en avait presque oublié Nouria. À regret, il dut quitter le panorama. Plus le temps de faire autre chose qu'une « toilette de chat » s'il ne voulait pas se montrer impoli en faisant attendre ses hôtes trop longtemps.

Il s'apprêtait à entrer discrètement dans la salle à manger lorsque des applaudissements et des cris de joie l'accueillirent. Le spectacle qui s'offrait à lui le figea sur place. Des dizaines de visages, plus souriants les uns que les autres, des visages difformes ou défigurés dont la lumière venait de l'intérieur irradiaient la salle entière, lui faisant oublier que ces jeunes étaient handicapés. La profondeur de leur regard semblait un puits de science sans fond. Comme si l'explication à toutes ses questions de la nuit se trouvait là, dans chacune de ces personnes.

Une petite femme d'un mètre trente vint le prendre par la main pour le conduire à sa place.

– Viens... Nouria... Barbara... manger...

Elle avait du mal à s'exprimer, mais François comprit son sourire plus que ses paroles.

– Ils ont voulu t'attendre.

Nouria l'invitait par un geste à prendre place. François découvrit une table magnifiquement garnie. Il eut un doute. Sûrement avait-il dormi plus longtemps qu'il ne le soupçonnait, sautant le petit-déjeuner pour se retrouver devant le repas de

midi.

– Tu prends du café le matin ?

La question de Nouria dissipa ses doutes, il fut ébahi par la quantité des plats. Tout le monde l’observait, il ne savait que dire. Il fit une profonde révérence pour les remercier tous. L’un d’eux frappa dans ses mains, lui souhaitant « bon appétit ». François était tout ému. En s’asseyant, il aperçut une femme aux cheveux gris pénétrant dans la pièce pour la plus grande joie de ceux qui la remarquaient.

– Voilà Yvonne, murmura Nouria.

Un soleil ambulant. Un visage entouré de petites rides en éventail, un sourire lumineux, des yeux pétillants, des gestes maternels avec chacun, elle faisait le tour de la table pour embrasser, murmurer un petit mot à l’oreille ou simplement sourire.

– Elle était là depuis le début, mais tu ne la voyais pas, expliqua Nouria à François. Tu vois ce paravent ?

Elle montrait l’endroit d’où était apparue Yvonne.

– C’est son endroit préféré, continua Nouria. Derrière ce paravent, il y a Jésus, exposé dans le Saint Sacrement. Elle vient l’adorer depuis la première heure du jour. C’est là qu’elle puise tout. Elle demande, remercie, supplie, et rend gloire. Dans une intimité avec Marie et son fils comme personne. Je me suis toujours demandé si elle ne les avait pas vus, en vrai, pour en parler comme elle en parle, pour leur donner ainsi toute sa confiance d’une manière aussi radicale.

– Bonjour François, bienvenue au Liban et dans notre maison. Que Notre Maman vous accueille comme il se doit. Avez-vous fait bon voyage ?

– Oui, très bon.

– Vous verrez, notre pays est magnifique, Nouria vous emmènera visiter quelques coins. Vous pourrez également faire

la connaissance de Barbara, Rita, Richard, Mohamed, Joseph et tous ceux qui sont ici, termina-t-elle par un large tour de bras. Vous êtes ici chez vous, n'hésitez pas à demander tout ce qu'il vous faut.

Puis elle disparut comme elle était apparue.

– Elle court toute la journée, entièrement donnée à tous. Tu vois, la particularité de cette communauté, c'est que chacun est un trésor à part entière, chacun est aimé personnellement. Elle a une relation particulière avec chacun d'entre eux.

Barbara demanda à François de lui parler de son pays, celui sur lequel elle avait eu l'occasion de poser le pied, un jour, lors d'un pèlerinage à Lourde. Elle s'exprimait difficilement mais on oubliait vite ce détail, tant la conversation prenait mille tournants. Barbara voulait tout savoir. Elle posait des questions pertinentes, prenant appui sur une maturité spirituelle extraordinaire. François comprit rapidement qu'il était assis à côté d'une personne hors du commun. Atteinte d'une maladie dégénérative, l'issue fatale ne l'amènerait probablement pas au-delà de ses vingt-cinq ans. Elle le savait. Elle connaissait également le chemin douloureux qu'elle allait parcourir jusqu'à sa mort prochaine pour l'avoir vécu aux côtés de son frère aîné, décédé l'an dernier. La paralysie l'envahissait inexorablement. Après les membres inférieurs, puis supérieurs dont elle ne pouvait déjà plus se servir, l'obligeant à se faire nourrir à la petite cuillère par une aide, la maladie gagnait les organes vitaux, tels la déglutition, l'appareil respiratoire. Elle mourrait probablement étouffée, mais cela n'entamait en rien son sourire resplendissant.

François passa trois jours ainsi à vivre au milieu d'êtres uniques. En effet, Barbara n'était pas une exception, il avait l'impression de vivre au milieu du cercle des sages de l'humanité. Ces jeunes vivaient d'une profondeur spirituelle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Claire s'était moquée de Sébastien, mais au fond, elle était heureuse, car l'épisode du restaurant n'était pas fait pour la rassurer.

Le professeur Huxley déployait tout son charme pour plaire à Claire. Sa galanterie était sans borne. Ils arrivèrent sur un petit quai en bois, artisanal. Une embarcation semblait les attendre.

– Puis-je vous offrir un tour en barque, avant le dîner, afin d'admirer le soleil couchant sur le château ? Vous verrez, cela vaut le détour.

Il parlait un excellent français. Seul un faible accent trahissait ses origines anglo-saxonnes. L'aidant à prendre place dans la barque, il s'installa en face d'elle. Il maniait les rames à la perfection. La barque glissait lentement sur l'eau, découvrant les berges fleuries aux couleurs de l'été. Claire ne disait rien, elle se demandait la motivation de cette soirée. Car forcément, le professeur Huxley avait quelque chose derrière la tête, il n'était pas homme à organiser toute une mise en scène pour rien, sans arrière-pensée.

Il respectait son silence, semblant découvrir le paysage d'un œil admiratif. Les tempes grisonnantes, le menton fier et droit, les yeux d'un bleu mauve, la silhouette svelte et sportive, il était ce que les critères de la mode auraient pu qualifier de bel homme. Mais Claire n'arrivait pas à le percevoir comme tel. Son âme, qu'elle sentait fausse, rejaillissait sur son physique. Un rictus pinçait la commissure des lèvres comme chez les gens habitués à avoir toujours ce qu'ils veulent.

Claire sentit son portable vibrer. Elle n'osa le consulter et supposa que c'était Sébastien qui lui demandait si tout allait bien. Mais la vibration n'était pas passée inaperçue à l'oreille du professeur.

– Vous ne répondez pas à vos messages ?

– Oh ! C’est sûrement Martial qui me précise l’horaire de mon avion. J’ai un concert après-demain répondit-elle, tout en profitant de cette diversion pour vérifier son message et répondre à Sébastien.

– Et peut-on savoir quel est l’heureux public qui va bénéficier de votre divine voix ?

– Un public que vous n’avez sûrement pas l’occasion de fréquenter, répliqua-t-elle froidement en le regrettant aussitôt.

Le professeur accusa la réplique en s’efforçant de prendre une voix qu’il voulait la plus charmeuse possible.

– Vous ne m’aimez pas beaucoup, n’est-ce pas ?

Claire rougit et se trouva soudain désarmée. Elle n’avait pas l’habitude de jouer dans la cour des diplomates hypocrites.

Il reprit :

– Je suis désolé pour la dernière fois, je m’y suis pris « comme un manche ». C’est comme ça qu’on dit en français, n’est-ce pas ? Acceptez-vous mes humbles excuses ? Cette invitation a comme seul but de me faire pardonner.

Claire leva les yeux vers lui, elle semblait un brin soulagée. Elle se détendit soudain, en se disant qu’elle avait peut-être exagéré. Il esquissa un sourire qu’elle lui rendit. La promenade se poursuivit pendant une demi-heure, durant laquelle Huxley lui posa mille questions, sur ses concerts, les lieux qu’elle affectionnait particulièrement. Il la félicita du tournant américain que prenait sa carrière, en l’assurant qu’elle pouvait compter sur lui pour l’introduire dans un certain milieu du showbiz américain, si elle le désirait. S’il fut déçu du peu d’accueil que sa proposition reçut, il ne le montra guère.

En gravissant le grand escalier du château, Claire posait son regard sur chacun des tableaux accrochés sur le mur. Elle aimait chercher, dans l’ensemble de la famille, les traits dont aurait

hérité son hôte. Elle perçut la sévérité des lèvres dans la bouche de son père, la détermination dans le regard de sa mère.

Elle s'arrêta devant un portrait de femme. Une explosion de douceur, jusqu'au petit bouquet de violettes qu'elle tenait entre ses mains.

– Ma grand-mère, prononça-t-il.

Pour la première fois, Claire entendit une espèce de fêlure dans la voix d'Huxley. Rêvait-elle ou ses yeux brillaient-ils plus que d'habitude ? Un voile de tendresse traversa son regard quand il se posa sur le tableau, puis d'un coup s'en détourna.

– Permettez-moi de vous accompagner jusqu'à la salle à manger.

Les pièces étaient immenses. Les plafonds, décorés de moulures dorées, les grandes portes-fenêtres, encadrées de lourds rideaux en velours, des tapis, sur un parquet en marqueterie, Claire se croyait dans un musée plus que dans une demeure habitée.

– Ce château est à vous ?

– Oui.

Il n'en dit pas davantage, mais Claire insista.

– Tous ces portraits dans le hall, c'est votre famille n'est-ce pas ?

– Oui.

Le ton était sec.

– Vous êtes donc français d'origine ?

– Par mon père, ma mère est anglaise.

– Mais votre nom n'est pas d'origine française, assura-t-elle.

– Non ! La réponse claqua. Puis d'une voix qui tentait de se maîtriser, il l'invita à prendre place à table.

Une table magnifiquement préparée pour deux couverts. Sans qu'elle en perçoive la raison, Claire éprouva un sentiment de pitié pour le professeur, elle avait conscience d'avoir touché

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

temps, mais j'en arrive à la même conclusion. Je crois fortement à cette alliance que Dieu construit avec le couple. Il passe par l'un pour parler à l'autre.

Luggi acquiesça en la prenant dans ses bras pour lui murmurer à l'oreille

– En nous aimant à la folie, en nous écoutant l'un et l'autre, et en puisant cet amour à la source qui est l'Évangile, nous ne pourrons jamais nous tromper.

– Luggi, si tu savais à quel point je t'aime. Tu m'impressionnes jour après jour.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Je suis passée à ton atelier avant les vacances, j'avais besoin qu'Annabelle me couse des sacs en tissu. Pendant qu'elle m'aidait à les confectionner avec les chutes, elle m'a raconté ta nouvelle collection, mais surtout la transformation de la mentalité de l'atelier depuis que tu travailles avec des gens comme Elodie et Sylvia. Tu es en train de transformer le monde, Luggi, tu fais entrer le domaine de la mode dans une nouvelle ère. Une ère qui interpelle, qui attire...

– Tu n'exagères pas un petit peu ? s'amusa Luggi, l'amour te rend aveugle, lui assura-t-il tout en lui embrassant les paupières.

– Tu te trompes. Au contraire, l'amour, loin de rendre aveugle, ouvre les yeux sur la vérité. Quelqu'un qui aime voit la vraie valeur de l'autre au-delà de son écorce humaine.

Luggi continuait à embrasser Babeth par petites touches :

– Je l'aime ton écorce humaine, comme j'aime l'intérieur, je prends tout, si tu acceptes de me l'offrir...

Babeth sourit et se blottit dans les bras de Luggi.

– Je vais accepter cette mission tout en sachant que je ne serai pas à la hauteur.

Puis tout à coup comme si elle avait un doute ;

– N'est-ce pas de l'usurpation ?

Luggi fit semblant de ne pas comprendre.

– Pas à la hauteur ? Mais tu es celle qui sublime l'union charnelle de deux êtres humains qui s'aiment à la folie pour la hisser dans la Trinité même, parce que tu m'élèves à chaque fois que tu te donnes à moi...

– Luggi ! Tu sais bien que je parlais du conseil des OING de l'Europe.

Il s'écarta un peu d'elle, afin de rencontrer son regard pour affirmer :

– Ce serait de l'usurpation si l'enjeu n'était qu'humain. Mais il est divin, la vie est divine, donc ce combat est divin. Un jour, dans le village de mon enfance, j'ai voulu prendre la parole pour contredire un adulte dont l'action me semblait malhonnête, car personne n'osait lui faire la moindre remarque à cause de sa position. Mon père voyant que j'allais parler me rendit muet par un regard foudroyant. Mais mon grand-père prit la parole pour affirmer : « Ce qui est folie dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages, ce qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort. Va mon petit, dis ce que ton âme te pousse à dire. » J'ai souvent repensé à cette phrase quand je trouvais l'enjeu de ma vie trop grand pour moi. Je m'efforçais alors de mettre ma faiblesse à la disposition de la force Divine. C'est tout ce que tu auras à faire, Elisabeth. Et je serai toujours à tes côtés pour te soutenir quoi qu'il arrive. Nous sommes unis pour le meilleur et pour le pire. Nous avons traversé des épreuves, elles n'ont cessé de nous rapprocher. Et ce sera toujours ainsi... termina-t-il en l'enlaçant à nouveau. Cette fois, elle garda le silence pour répondre à l'appel de l'union de deux êtres avec le firmament.

26. Claire

Paris-Beyrouth Liban

– Finalement, d'un mal sort un bien, observa Claire en lorgnant ses béquilles.

Sébastien n'était pas de cet avis. Il avait même poussé Claire à porter plainte. Mais celle-ci trouva les mots pour le calmer.

– Porter plainte de quoi ? Parce qu'il m'a invitée à dîner, que j'ai accepté, qu'il a voulu m'embrasser et qu'alors je l'ai frappé avec un chandelier ? C'est plutôt lui qui pourrait porter plainte, le blessé, c'est lui !

– Et ça, rétorqua Sébastien en montrant la jambe dans le plâtre.

– Tu sais bien que c'est mon œuvre à moi toute seule, en sautant de ce mur.

– Parce que tu étais morte de peur ! Et si je n'étais pas resté dans les parages pour t'emmener tout de suite aux urgences, tu imagines ?

– Non, je n'imagine pas, parce que tu étais là, mon ange gardien, répondit-elle en lui souriant tendrement.

– N'empêche que je savais que tu ne devais pas y aller. Je ne l'ai jamais senti, ce type. Tout ça pour que Martial daigne t'organiser la tournée que tu lui as proposée ! Il ne sait pas ce qu'il te demandait en échange celui-là, toujours le profit avant la personne...

– Tu es injuste, Sébastien, il ne pouvait pas savoir. De toute façon, je te le disais, un mal pour un bien. Grâce à cette jambe, je suis libre de rejoindre François. C'était inespéré.

– Là, je suis d'accord. En plus, ça me donne l'occasion de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

personne qui te l'envoie, cet objet reste un simple chapelet. J'ai une idée.

– Laquelle ?

– Si tu le permets, je vais le garder et prier en ton nom. Ainsi, tu peux guérir tranquillement et oublier ce qui s'est passé. Je prierai pour lui, pour son âme, comme il te demande de le faire.

– Merci François. C'est une super idée. Tu es vraiment génial. Si tu savais comme je me sens libérée d'un énorme poids. Ne plus avoir à prier pour lui m'évite d'y penser. Je n'arrivais pas à penser à lui sans ressentir une peur étrange et insurmontable. Alors j'avais le choix entre l'angoisse ou la culpabilité de ne pas prier pour lui.

– Vois-tu, ce n'est pas pour rien que Jésus les envoyait deux par deux. C'est comme dans le mariage, ce que fait l'un sert à l'autre. Si tu savais tout le bien que je peux faire avec l'argent que tu verses sur le compte, les grâces que tu me procures par tes prières !

– Nous sommes liés à jamais pour servir Celui qu'on aime. Si tu savais comme tes lettres m'aident à discerner la Volonté de Dieu dans ma profession !

– Justement, Claire. J'ai besoin de ton avis. Il m'arrive quelque chose qui m'interpelle fortement. C'est pour ça que je t'ai demandé de venir pour discerner avec moi. Mais je ne pouvais te décrire ce qui se passe ici par lettre.

– Tu as raison, je n'en n'aurais pas saisi la profondeur. Les choses du ciel ne peuvent se comprendre qu'en les vivant personnellement.

– Je t'ai présenté Hadi tout à l'heure, ce petit garçon complètement alité et recroquevillé à longueur de journée.

– Celui dont le regard limpide m'a littéralement subjuguée, tellement ses yeux rieurs tranchent avec ce corps sans forme

humaine ?

– Oui, il ne cessait de me regarder dès que j’entrais dans la pièce. Depuis mon arrivée. Cela a duré plusieurs jours. Son regard suivait mes déplacements, à tel point que cela en devenait gênant. Lorsque je m’approchais de lui, il se contentait de me sourire sans parler. Mais dans ces yeux, une bonté incroyable me touchait à un degré que tu ne peux imaginer. Je pensais qu’il ne s’exprimait pas, ou alors seulement en arabe, comme beaucoup de jeunes dans la maison.

– Quand je suis arrivée, il m’a dit : « Voici la lumière qui éclaire. » J’en étais bouleversée, se rappela Claire.

– Oui, il s’exprime parfaitement dans notre langue, avec un vocabulaire étonnant.

– J’étais assis près de son lit et je lui racontais, pensant qu’il ne comprenait rien, comment son sourire, son regard, étaient un trésor pour tous ceux qui le croisaient. Je lui disais que je pensais que Jésus devait avoir les mêmes. Alors il me répond :

– « Cela fait une semaine que je t’attends. Quand tu as franchi la porte, je t’ai immédiatement reconnu ». Tu imagines si j’étais surpris ?

– Et alors, demanda Claire, toute impatiente de connaître la suite.

– Il continue devant mon air ahuri : « J’ai fait un rêve, je marchais dans le désert avec mes compagnons d’ici, et je portais sur les épaules une partie d’un immense globe. Chacun en portait un morceau, plus ou moins grand, plus ou moins lourd. D’où nous venaient ces morceaux ? C’était le fils de Dieu qui avait sauvé ce globe des flammes de l’enfer en s’y jetant pour le récupérer. Il en était sorti complètement défiguré, mais Vainqueur. Avec tous les morceaux ! Tous, il n’en manquait pas un seul. Il nous a alors demandé si nous acceptions de traverser ce désert pour porter les morceaux de l’autre côté, à l’abri vers

l'oasis, vers la source où le monde pourrait enfin s'abreuver. Nous avons tous dit oui avec enthousiasme devant la grandeur de la mission. Et joyeusement, nous nous sommes mis en route. Les morceaux étaient lourds, il nous fallait nous encourager les uns les autres, pour que toutes les parties du monde arrivent à bon port. Nous ne pouvions pas laisser des morceaux sur le bord du chemin à cause de notre découragement, alors que le Sauveur avait tant souffert pour tous les récupérer ! Au bout d'un certain temps pourtant, notre fardeau nous semblait si lourd qu'il nous fallut nous arrêter pour nous reposer. C'est à ce moment que nous t'avons vu arriver, avec une bure brune, resserrée à la taille par une longue corde blanche raccourcie par trois nœuds. Tu as rassemblé tous les morceaux du globe, les faisant tenir ensemble avec ta corde nouée autour, les as chargés sur ton dos, puis tu nous as invités à te suivre en nous assurant que l'arrivée était toute proche. Nous allions enfin pouvoir toucher l'oasis, et boire à sa source avec le monde entier. Je me suis réveillé à ce moment-là. Quand je t'ai vu arriver dans notre maison, je t'ai tout de suite reconnu, mais tu n'avais pas l'habit, ni la corde qui permettait de rassembler le globe. »

François se tut. Claire était impressionnée.

– Il savait que tu avais été franciscain ?

– Non, je n'en parle jamais.

– C'est fou !

– C'est d'autant plus fou que depuis un certain temps, j'y repense...

– Moi aussi...

François tourna brusquement la tête vers Claire :

– Toi aussi, quoi ?

– Moi aussi, je pense depuis un certain temps que tu vis exactement comme saint François, que tu lui ressembles de plus en plus, et qu'il ne te manque que la bure !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Plus que ça, répondit François. Ce n'est pas de l'ordre d'un bonheur en surface, car je reste ce que j'étais, et j'étais ce que je suis, entièrement consacré à l'amour depuis longtemps et pour toujours. Ce n'est pas l'être qui change, c'est un signe extérieur visible de ce qui se vit, caché à l'intérieur. J'appartiens au Christ de l'Évangile et je n'ai plus peur de le dire, de le montrer. Au Liban, j'ai compris, en voyant les différentes religions se côtoyer dans le respect, qu'il ne servait à rien de cacher notre appartenance pour nous rencontrer. Au contraire, les différences sont une richesse. Chaque religion mérite le respect quand elle est pratiquée en accord avec la conscience profonde. Elle correspond à la sensibilité de celui qui y est engagé et possède sa part de vérité. Lorsque nous saurons nous respecter et reconnaître cette part à chacun, alors nous pourrions réellement puiser les uns chez les autres afin de nous rapprocher ensemble de La Vérité. J'ai compris ce message de Jean-Paul II dans la rencontre d'Assise. Je crois que le secret dont parlait le père Antoine se trouve là. C'est pour cela qu'il savait que lorsque j'aurais compris le secret, je retournerais chez les Franciscains du Bronx, et alors je serais prêt pour des vœux définitifs.

– Le père Antoine, est-il allé à New-York ? demanda Claire.

– Non, c'est le père supérieur de saint Crispin qui est venu à lui. En pèlerinage à Assise, il a fait un détour par la France, jusqu'à Bonne-Fontaine. Ce qui m'impressionne, c'est qu'il est passé au moment où j'allais le plus mal, quant à mes questionnements. Je suis vraiment touché de savoir que le père Antoine lui a parlé de la sorte, alors qu'il m'encourageait, à l'époque, à suivre ce que me dictait mon cœur. Et je t'assure qu'à ce moment-là, mon cœur me dictait plutôt un chemin qui s'en éloignait !

– Le père Antoine avait une confiance au-delà des

apparences, expliqua Claire. Il croyait avant tout à l'œuvre de l'Esprit Saint sans jamais juger les actes présents ou passés des êtres. Il demeurait dans l'espérance que chacun vivait ce qu'il devait vivre au moment où il le vivait, en préparation à quelque chose de plus grand.

– Comme vous avez de la chance de l'avoir côtoyé, regretta Sébastien.

– C'est un grand homme, il est vrai. Mais dans la communion des saints, tu peux le connaître autant que nous, l'assura François.

– La communion des saints ? Qu'est-ce que c'est ?

– Un saint est quelqu'un qui cherche Dieu pour le connaître en Vérité, et ainsi s'en approche petit à petit. Toute personne qui découvre ces choses de la foi possède un trésor pour l'humanité. Dieu permet cette transmission du trésor, au-delà de la distance géographique, au-delà de la vie et de la mort. Elle se transmet par l'Esprit Saint sur toute la terre.

Claire illustra l'explication de François par un exemple concret :

– Si tu établis une relation avec le père Antoine, même maintenant alors qu'il est parti vers l'autre monde, si tu lui demandes de t'enseigner ce qu'il a lui-même découvert ou appris, dans le but de te rapprocher le plus sûrement de la Vérité, il le fera plus parfaitement encore que lorsqu'il était sur la terre. Quand il vivait, je faisais appel à lui surtout quand je n'allais pas bien, j'allais le voir pour lui demander de m'éclairer sur une situation délicate. Aujourd'hui, je sens qu'il est présent en permanence. Je n'ai plus besoin de me déplacer spécialement pour le rencontrer, je trouve sur ma route des signes de sa présence.

– C'est vrai, ajouta François, parfois j'ai l'impression de penser avec ses propres mots.

– Je ne l’ai vu qu’une fois et encore, j’étais à demi inconscient. Pourtant ce visage me suit et me sourit jour et nuit, révéla Sébastien. Quand je vous entends, j’ai l’impression de le connaître, ses paroles me sont familières.

– C’est ça la communion des saints ! C’est une aide perpétuelle pour avancer et comprendre le chemin où nous allons. Je crois que le père Antoine a été placé dans la vie de chacun comme un Jean-Baptiste. Pour préparer les cœurs et les âmes à recevoir le Christ. Est-ce que nous aurions été aussi réceptifs à la Vérité si nous ne l’avions pas rencontré ? Personnellement, j’en doute, affirma François.

– Moi *idem*, assura Claire. Cela faisait un bout de temps qu’il était sur ma route, j’ai mis beaucoup de temps à comprendre. Il m’a d’abord ramassée à la petite cuillère, ce n’est même pas une image, j’ai échoué dans sa chambre dans un sale état, physique et moral. Il m’a veillée, soignée, nourrie. Grâce à lui, j’ai pu reprendre mes études là où je les avais laissées. En me trouvant une famille, il m’a permis de mettre un pied dans le monde de la musique, puis à poser l’autre dans les services d’un hôpital. Il m’a appris à me sentir bien dans tous les milieux, pauvres ou riches, vertueux ou décadents. *L’important, disait-il, est de garder sa Vérité, de ne pas renier ce que l’on est en conscience. La conscience ne nous trompe jamais, l’Esprit Saint souffle et veille sur elle.* J’ai eu maintes fois l’occasion de vérifier cela. Lui-même côtoyait des gens de tous milieux, de toutes confessions, de tous bords politiques et croyait que Dieu était présent même dans l’être le plus vil. Il affirmait que notre devoir n’était pas de transformer les êtres à notre convenance, car notre convenance était elle-même bien discutable à cause de notre propre faiblesse, mais que notre seul devoir était d’aimer ces personnes. L’amour seul transforme parfaitement les êtres pour les configurer à son image. Il était grand, le père Antoine,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

31. Claire, François, Luggi et Babeth

Quelque part dans le monde,

Claire enchaînait les concerts en une immense tournée qui devait durer quatre mois. Elle retourna à New-York, se refusant à établir un lien quelconque entre l'incendie de la salle et la programmation des concerts. Les gens avaient payé leurs places, elle ne les décevrait pas, d'autant que les organisateurs avaient loué une nouvelle salle pour l'accueillir. De plus, on l'attendait à Brooklyn dans la même semaine. Par l'intermédiaire des franciscains du Bronx, un immense concert gratuit en plein air y avait été organisé, rassemblant des milliers de personnes des quartiers défavorisés. Claire s'était réjouie de rencontrer le public qui avait été celui de François, pendant les dix ans où il avait vécu dans sa communauté.

De New-York, son périple l'emmena jusqu'au Canada, avant de revenir chanter en Europe. Elle y resta un mois. Puis ce fut au tour de l'Asie d'accueillir cette étoile, scintillant de la lumière du ciel. Elle prolongea de quinze jours sa présence aux Philippines devant l'affluence toujours grandissante dans les salles de concert.

Raffy, un jeune Philippin, l'accompagna pendant tout le séjour pour lui servir de guide. Impressionné par la beauté, le charisme, la personnalité de Claire, il ne comprenait pas pourquoi une telle femme vivait éternellement seule. Il avait cru un moment que Sébastien était son compagnon, mais Claire avait démenti en riant :

- Sébastien est un compagnon de cœur.
- Alors vous avez un petit ami quelque part ? En France peut-être ?
- Non, aucun petit ami, en tant que tel, ne m'attend quelque

part. Par contre des amis j'en ai, pas mal même, un peu partout dans le monde, répondit-elle légèrement.

– N'avez-vous jamais été amoureuse ? N'avez-vous jamais éprouvé une affection particulière pour quelqu'un dans ce monde ? reprit Raffy d'une voix sceptique.

– Si, affirma-t-elle d'un sourire. Si, pour les deux questions !

– Ah ! Et vous avez été déçue, alors maintenant, vous êtes devenue méfiante, crut-il comprendre.

Claire sourit avec tendresse, tout en secouant la tête.

– Oh non, c'est tout le contraire ! Je n'ai pas été déçue, et je suis extrêmement fidèle.

Raffy ne comprenait plus.

– Mais vous m'avez dit que personne ne vous attendait ?

– Pas au sens où vous me le demandez. Pour répondre à votre question, j'ai été amoureuse et je le suis toujours. De la même personne depuis le début. Je suis amoureuse de Dieu. Je sais, ça peut vous paraître bizarre, ajouta-t-elle vivement, mais c'est comme ça, depuis que je l'ai rencontré, il occupe toute ma pensée, toute ma vie est tournée vers Lui.

– Bien sûr, acquiesça-t-il d'un mouvement de tête, j'aurais dû le comprendre en vous entendant chanter. Mais alors, pourquoi n'avoir pas choisi d'être consacrée ?

– J'y ai pensé à la première seconde où je suis tombée amoureuse. Mais cela ne s'est pas concrétisé.

– Pourquoi ?

– Parce que cette voie particulière n'était pas pour moi. Ma mission se trouvait ailleurs. J'ai reçu le don de chanter, avec cette voix particulière qui semble toucher les oreilles du cœur plus que celles du corps. C'est un don qui m'est donné pour l'humanité puisque l'on m'invite des quatre coins des continents pour servir d'interprète aux paroles venant du ciel. Si j'avais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

33. Babeth

Strasbourg, France

– Merci François de me rappeler si vite. J’ai besoin de ta prière. J’ai un mauvais pressentiment et je ne veux pas inquiéter Luggi. Il se démène entre son travail et la famille pour que je sois le plus disponible possible au palais, déclara Babeth d’un trait, avec un soulagement non dissimulé d’avoir François au bout du fil.

– Tu as bien fait de me laisser un message.

– Les élections, c’est pour demain ! lâcha-t-elle comme si elle annonçait la fin du monde.

– Oui, je sais, je n’ai pas oublié. Même dans mon désert, je suis relié particulièrement à chacun de vous. Confiance, Babeth, souviens-toi de la dernière phrase du père Antoine ?

– Par la confiance et l’amour...

– Oui, par la confiance et l’amour. Il faut le graver en lettre de feu, afin de ne jamais l’oublier. C’est notre seul dynamisme. Nous devons aimer, toujours, dans n’importe quelle situation et faire confiance quoi qu’il arrive. Que tu sois élue ou non, tu as fait ce que tu devais faire. Tu as accepté ce challenge par amour de l’humanité. Ce combat n’est plus le tien à présent.

– Tu as raison. Je tergiverse pour savoir ce qui va se passer que je sois élue ou non. Dans les deux cas, mon cœur se trouble...

– Explique-moi !

François savait que le fait de pouvoir exprimer oralement ses peurs, remettait souvent celles-ci à leur juste place.

– Tu sais à quel point je crains le professeur Huxley ! Je t’en

ai déjà parlé, c'est lui le favori...

– Attends !

François réagit pour la première fois, au nom que prononçait Babeth.

– Tu as bien dit, Huxley ? S'agit-il du professeur Harry Huxley, de Londres ?

– Oui, lui-même. Il dirige les plus grands laboratoires de plusieurs pays européens. Ses expériences sont pour le moins illégales vis-à-vis de la déontologie actuelle. Tu imagines, s'il gagne ces élections, la répercussion sur le monde de la recherche ?

– Il n'est pas sûr qu'il gagne, affirma François qui pourtant commençait à douter de plus en plus du personnage.

– Il a toutes les chances de remporter tous les suffrages, les bruits de couloir le consacrent déjà ! Il a acheté une partie des voix. Les autres, celles qui ne voteront pas pour lui, ne resteront certainement pas longtemps à leur poste, crois-moi !

– Tu n'as aucune chance de gagner ?

François commençait à comprendre le véritable enjeu de ces élections.

– Là n'est pas le problème. L'important, ce n'est plus de gagner, mais d'empêcher qu'il n'arrive, lui, au pouvoir. D'un autre côté, je sais de source sûre qu'il ne supportera pas la défaite. Celui qui aura le poste de président à sa place doit s'attendre à une guerre sans merci. C'est un homme dangereux, François, vraiment dangereux.

François comprenait a posteriori le danger qu'avait couru Claire. Mais il n'en dit mot, ce n'était pas la peine de l'inquiéter davantage. Il faudrait simplement qu'il prévienne Claire de se tenir sur ses gardes. Il voulut aider Babeth à entrer dans la confiance et se servit, une nouvelle fois, des paroles du père Antoine.

– La seule arme dont nous disposons, Babeth, c’est la prière. Elle est puissante, avec la foi, elle peut transporter une montagne dans la mer.

Il se garda cependant de lui dire qu’il priait pour Huxley depuis plusieurs mois à la demande de Claire et se promit intérieurement de redoubler de ferveur.

– Oui, tu as raison ! Je cogite trop et je ne prie pas assez. Surtout que j’ai eu un immense cadeau cette nuit, j’ai rêvé du père Antoine.

– Ah bon ? se réjouit François, quelle chance !

– Oui, il m’a regardée de son air réconfortant comme avant. Comme s’il voulait me rassurer. Il a prononcé juste une phrase puis je me suis réveillée. J’en étais toute bouleversée et émue. Un combat s’est engagé dans mon esprit. Un combat violent, déchaîné, dans lequel il me fallait répondre. Oui ou non. Je ne savais pas exactement à quoi je devais dire « oui » ou « non », mais je sentais qu’il me fallait répondre. C’était impératif !

François reconnut ce sentiment. Son cœur battait plus rapidement quand il lui demanda :

– Tu veux me dire la phrase du père Antoine ? Ou préfères-tu la garder pour toi ?

Babeth prit un petit temps de silence avant de répondre :

– C’est pour te la partager que je t’ai appelé, François.

– Merci, Babeth.

– Avec des yeux remplis de compassion, il a prononcé ces mots : « Le Seigneur enverra son ange devant toi. »

François reçut cette phrase en plein cœur. À son tour, il murmura :

– Babeth, il m’a envoyé son ange, à moi aussi. J’ai dit « oui » ! Je n’ai pas pu résister.

– J’ai dit « oui » moi aussi, François !

– Alors tu n’as rien à craindre, Babeth, tout est entre les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le mal lui a tout pris. Pourtant, il n'a pas pu lui prendre la liberté de continuer à louer Dieu, à reconnaître, malgré tout le malheur, l'amour de Dieu pour lui. Ce passage m'explique cet immense don de la liberté fait à l'homme. C'est ce don qui repoussera le mal dans les profondeurs, quand l'homme comprendra qu'au-delà de tout de qui peut lui arriver, la maladie, la pauvreté, les deuils, les souffrances, les difficultés, il reste libre. Profondément, indéfiniment libre. En voyageant j'ai rencontré des figures de femmes et d'hommes libres. Ils sont allés au bout de leur croyance avec une force surprenante. Sais-tu ce qui faisait leur force ? Je ne parle pas seulement des saints dans la religion catholique, je te parle de personnes appartenant à toutes sortes d'idéologies, tel Gandhi, Maximilien Kolbe, Ety Hillesum, Soljenitsyne, Martin Luther King et des gens bien vivants de notre époque qui se battent actuellement pour leur idéologie. Leur force c'est d'être conscients de cette liberté. Ils savent que rien ne pourra leur voler ce don intime de l'âme. Le mal n'a absolument aucun pouvoir sur cette liberté humaine !

– C'est ce que Jésus voulait dire, quand il répond à Pilate : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'était donné d'en haut »

– Exactement, Claire, Jésus exprimait là sa profonde liberté, et en même temps celle qu'il donnait à tous les hommes.

Au même instant, un frisson parcourut Claire. Elle venait de rencontrer dans les personnes présentes le visage d'Huxley, tourné dans sa direction.

– La liberté n'enlève pas la peur.

– Non, c'est vrai, Jésus a eu peur à Gethsémani, murmura François en se rappelant sa propre expérience au jardin de Jérusalem.

Claire posa son bras sur celui de François. Elle le serra si fort qu'il tourna son regard vers elle, d'un air interrogateur. Elle

murmura :

– Huxley est là. Je l’ai vu. Que fait-il ici ? Est-ce qu’il me suit ?

François se voulut rassurant.

– Non, ce n’est pas pour toi qu’il est là. Il était candidat à l’élection, c’est même lui que Babeth a battu.

Claire leva vers François des yeux arrondis par la surprise.

– Cet ignoble individu, ce goujat, ce pervers, au conseil de l’Europe ?

François la regarda avec une tendresse immense en constatant :

– Tu as du mal à pardonner, n’est-ce pas ?

Claire soupira profondément en laissant son regard errer devant elle, puis avoua :

– Je ne sais pas pourquoi, je ressens une telle aversion pour cet homme, comme jamais je n’ai pu en ressentir pour qui que ce soit dans ma vie. Mon corps entier se révolte rien qu’à sa pensée.

François posa la main sur son épaule pour la rassurer, au moment où Luggi entrait sur le podium, pour se placer sur le côté. Les deux hommes échangèrent un long regard où se mêlaient toute leur amitié, tout leur passé commun, toute leur admiration respective.

Pendant ce temps, à l’extrémité de la salle, un homme jubilait de l’efficacité de son chapelet. Il n’était donc pas étonné de voir Claire dans la salle et se réjouissait de sa présence, en ricanant dans sa barbe, comme un malade.

37. Babeth

Strasbourg, France

Dans les coulisses, Babeth resplendissait. Elle arborait une toilette, dessinée et confectionnée entièrement par son mari pour la circonstance. Égale à elle-même, elle restait élégamment simple, gratifiant chaque personne croisant son regard d'un lumineux sourire. Tous la contemplaient avec émerveillement. Même ceux qui n'avaient pas voté pour elle ne pouvaient s'empêcher de se réjouir de la surprise occasionnée par le scrutin.

Babeth ne subissait aucun des désagréments que provoquait le trac, ne ressentait aucune peur. Elle était simplement à sa place, dans une sérénité impressionnante. Depuis son élection, la paix intérieure l'habitait et elle expérimentait ainsi la certitude d'être entre les mains de Celui qui l'avait placée là. C'était donc en toute confiance qu'elle avançait dans ce rôle, qui aurait pu angoisser n'importe qui se rendant compte de l'ampleur de la charge qui l'attendait. Mais elle ne comptait pas sur elle-même, c'était ce qui la rendait si paisible.

Luggi l'observait avec bonheur. Était-ce possible que cette créature si ravissante lui soit donnée comme épouse ? Elle incarnait tout à la fois, la force et la fragilité, la douceur et la fermeté. Ses yeux communicatifs se posèrent une nouvelle fois sur son mari, et illuminèrent son visage d'un sourire que seul celui à qui elle s'était donnée corps et âme pouvait comprendre. Un courant secret passait alors entre eux qui n'avait besoin de nulle parole pour être interprété.

Un flash le ramena à la semaine précédente, lorsqu'il était

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

j'étais prêt à tout pour posséder et détruire le monde à ma façon...

Passo savait tout ça, mais ne comprenait pas pourquoi Huxley était là devant lui à raconter sa vie. Le professeur continua soudain, d'une tout autre voix, qu'il avait du mal à reconnaître :

– Et j'ai rencontré le regard d'un petit garçon... Dans ce regard, j'ai rencontré l'amour... À ce moment précis, j'ai découvert la liberté de choisir. Me laisser envahir par cet amour ou le repousser !... Comprenez, pour la première fois, je pouvais poser librement un acte, je pouvais jouir de ma liberté... Vous ne pouvez sûrement pas l'imaginer, car vous êtes un homme depuis toujours. Mais moi, je n'avais jamais possédé cette liberté avant de rencontrer ces yeux. J'étais l'esclave du mal. Sans le savoir, puisque l'absence de liberté m'empêchait même de connaître mon état de prisonnier.

Passo ne comprenait toujours pas tous ses propos, ni même où il voulait en venir, mais il continua à se taire pour l'écouter.

– J'ai usé de ma liberté pour dire « oui ». Alors tout s'est fissuré en moi, j'ai cru mourir sur place, car telle n'était pas ma destinée. Je vous passe les détails. Aujourd'hui, je viens réparer afin de continuer ce qui a été commencé en moi...

Passo se taisait toujours, il comprenait de moins en moins. Le professeur expliqua plus concrètement.

– Je connaissais l'existence de votre groupe depuis le commencement, et c'est moi qui en tirais les ficelles, depuis le début, pour mieux vous faire tomber au moment voulu !

Cette confiance glaça rétrospectivement le sang de Passo.

– Je dois avouer que votre organisation m'impressionnait. Vous n'êtes pas passé loin du but. Aussi, j'ai compris que c'était vous l'homme qu'il me fallait. J'ai fait établir un acte notarié vous nommant à la tête du plus grand laboratoire mondial,

réparti suivant les spécialités étudiées, dans différents pays, à l'abri de tout regard indiscret. Vous avez carte blanche quant à la destinée des orientations et des fruits des recherches. Je sais qu'elles serviront la Vie de l'humanité. J'ai prélevé le double de ce que j'avais volé à ma famille pour le lui restituer dès leur sortie de l'hôpital. Pour ce qui est du dédommagement moral, je ne puis rien par moi-même, je compte donc exclusivement sur la grâce de Dieu. Voici les différents papiers, et voici la clef qui vous ouvrira les sites internet explicatifs des différentes organisations mondiales de mes recherches. C'est un peu un jeu de piste pour tout découvrir, mais vous m'avez prouvé votre intelligence, au-delà d'un simple parcours informatique.

Passo ne réagissait pas, il avait du mal à intégrer mentalement ce qui était en train de se passer. Le professeur se leva, posa sa serviette sur le bureau et prit congé par ces mots :

– Quant à moi, maintenant que tout est en ordre, je vais me rendre à la police pour avouer mes crimes contre l'humanité. Je ne pourrai jamais réparer quoi que ce soit, mais j'ai compris que la plus petite goutte de miséricorde de la part de Dieu était plus puissante que des millénaires de nuisances. Il avait raison, l'homme en blanc, quand il murmurait juste avant de mourir : « À l'humanité qui parfois semble perdue et dominée par le pouvoir du mal, de l'égoïsme, et de la peur, le Seigneur ressuscité offre le don de son amour qui pardonne, réconcilie, et rouvre l'âme à l'espérance. C'est un amour qui convertit les cœurs et donne la paix. Combien le monde a besoin de comprendre et d'accueillir la miséricorde divine. » !

Au même moment, dans une chambre d'hôpital du centre de Haute Pierre, Luggi, entouré de ses enfants, fermait sa valise.

– Je suis sûre que c'est maman qui a demandé à Jésus de te guérir si vite, se réjouit la petite Marie.

Luggi la prit dans ses bras, puis regardant chacun de ses enfants d'un air grave, il leur dit :

– Votre maman aimait tellement le Bon Dieu, que là-haut, il ne peut rien lui refuser.

– Et elle nous aime si fort qu'elle ne pourra rien nous refuser, affirma Valentin.

Luggi regarda son fils avec un grand sourire.

– Tu as raison, mon fils, votre maman continuera à vous donner de là-haut, tout ce qui est bon pour vous, comme elle l'a toujours fait.

– C'est ça, la communion des saints, papa ? demanda Agathe.

– C'est ça ! On ne se quitte jamais, on attend juste un peu pour se revoir...

– Mais ce sera long ? demanda Marie

– Le temps paraît toujours trop long, quand on aime...

Théo, assis dans un coin, en tailleur, tenait dans ses mains un parchemin, roulé et entouré d'un ruban rouge. Il tenait le cylindre comme un trésor. Luggi se pencha vers lui et demanda :

– Qu'est-ce que tu as là, Théo ? Où l'as-tu trouvé ?

– Maman a donné...

Personne ne semblait surpris. Luggi demanda :

– Tu veux bien nous le montrer ?

Théo tendit spontanément le rouleau avec un grand sourire :

– Pour tout monde...

Luggi tira sur le ruban. Il était confectionné dans un tissu particulier que le couturier n'avait jamais rencontré, d'une délicatesse, d'une douceur jamais ressentie. Le papier présentait un grain d'une finesse jamais égalée. Pourtant, Luggi le reconnut. Le même papier que celui qui était tombé de la Bible de François, à Assise. Il déroula le parchemin avec précaution et posa ses yeux sur les mots qu'il contenait. Ses yeux se voilèrent

de larmes. Mais qu'importait, il n'avait pas besoin de les lire pour les prononcer devant ses enfants. Ces mots étaient imprimés dans son être. Il invita les enfants à prendre place, par terre, autour de Théo et psalmodia :

« Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix,

Là où est la haine, que je mette l'amour.

Là où est l'offense, que je mette le pardon.

Là où est la discorde, que je mette l'union.

Là où est l'erreur, que je mette la vérité.

Là où est le doute, que je mette la foi.

Là où est le désespoir, que je mette l'espérance.

Là où sont les ténèbres, que je mette la lumière.

Là où est la tristesse, que je mette la joie.

Ô Seigneur, que je ne cherche pas tant à

être consolé qu'à consoler,

à être compris qu'à comprendre,

à être aimé qu'à aimer.

Car c'est en se donnant qu'on reçoit,

c'est en s'oubliant qu'on se retrouve,

c'est en pardonnant qu'on est pardonné,

c'est en mourant qu'on ressuscite à l'éternelle vie. »